

Sur le care : Onfray v/s Laugier

1	Martine, Carol, Simone et les autres	1
2	Yes We Care !.....	3

1 Martine, Carol, Simone et les autres

Article paru dans l'édition du 13.06.10

Le Parti socialiste revendique aujourd'hui l'éthique du « care », autrement dit du « soin », du « souci », pour donner des fondations idéologiques à sa stratégie qu'on imagine moins intellectuelle que présidentielle. Cette éthique nous vient des Etats-Unis et plus particulièrement des travaux de Carol Gilligan. Qui est cette femme ? Une philosophe dite féministe. Pourquoi dite ? Parce qu'il me semble qu'il est des féminismes dont les femmes pourraient bien se passer tant ils réjouissent les machistes...

Précisons : Carol Gilligan part en guerre contre le patriarcat. Sur ce terrain, je ne peux que la suivre. Elle formule les attendus de cette option philosophique dans *Une voix différente* - le titre de son livre publié aux Etats-Unis en 1982, traduit plus d'un quart de siècle après en France (Flammarion, 2008)... Que nous dit cette voix ? Que le patriarcat est un ordre organisé autour du « genre », autrement dit de définitions précises du « masculin » et du « féminin » avec, du côté des hommes, le prêtre, le père, l'ordre, l'autorité, la loi qui structurent la vie de tous. Elle associe au patriarcat le sexisme, l'homophobie, le racisme, la guerre et autres formes d'intolérance. Dont acte...

La théorie classique de la justice, autrement dit mâle, patriarcale, s'appuie sur une série de piliers : la Raison, le Soi, l'Esprit et la Culture. La théorie du « care », en revanche, s'oppose au triomphe sans partage de ces idoles majuscules pour les tempérer par l'Emotion, la Relation, le Corps, la Nature. Jusque-là, on peut également souscrire à l'analyse : de fait, la pensée occidentale dominante, relayée par la machine universitaire, fait de la Raison raisonnable et raisonnante une machine de guerre utile pour produire et reproduire son ordre. Dans le même mouvement, elle fait des Passions en général, et de l'Emotion en particulier, les entraves majeures à l'usage correct de la raison. D'où son invite à renoncer aux désirs pour mieux penser, à se méfier du corps matériel pour lui préférer l'exercice d'une âme immatérielle et, de Platon à Freud, le commerce des esprits incorporels.

L'actuelle polarisation sur le Soi, qui peut prendre les formes du narcissisme, de l'égotisme, de l'égoïsme, de l'individualisme, du nombrilisme, ne fait de mystère pour personne, c'est en effet une grande valeur postmoderne, sinon la vertu cardinale d'un monde si souvent insoucieux d'autrui. Dès lors, la question de la Relation intéresse beaucoup moins que celle du Soi, et la construction d'une éthique authentique, sinon la production d'une morale contemporaine mobilise nettement moins que les recettes pour être heureux - tout cela est facile à constater.

Enfin, la Culture est vécue depuis bien longtemps, disons depuis le triomphe du judéo-christianisme, comme une méditation des livres, un commentaire du texte, une sécrétion de bibliothèque, plutôt qu'une sagesse acquise à méditer le cosmos, le ciel, la nature et les saisons. Saint Augustin détermine plus les consciences contemporaines, même athées, que le Virgile des Géorgiques !

Que veut Carol Gilligan ? Non pas la Justice contre le Care, la Raison contre l'Emotion, le Soi contre la Relation, l'Esprit contre le Corps ou la Culture contre la Nature, mais l'union de ces instances que le patriarcat oppose. Contre le dualisme qui oppose et exclut, elle veut un monisme qui rassemble et réunisse. Jusqu'ici, tout va bien...

Fondamentaux

Les choses s'enveniment quand Carol Gilligan affirme que les femmes ont un rôle majeur à jouer pour

abolir le modèle patriarcal et précipiter l'avènement de la démocratie. Voici sa proposition : « Nous valorisons l'intelligence émotionnelle, le soi relationnel, le cerveau sensible. » Bravo. Mais en quoi cela constitue-t-il un projet spécifiquement féministe ? voire antipatriarcal ? A moins d'imaginer que les femmes sont essentiellement différentes des hommes, par nature, donc, et non par éducation.

Lorsque Carol Gilligan écrit : « Les femmes se définissent non seulement dans un contexte de relations humaines mais se jugent en fonction de leur capacité à prendre soin d'autrui (care) », est-ce que l'on ne retrouve pas l'ancestrale définition, bien peu féministe et très machiste, des femmes différentes des hommes parce qu'elles sont douces, tendres, affectueuses, altruistes du fait que la physiologie de la maternité les distinguerait des hommes ? Où l'on retrouverait le destin des femmes écrit dans leur utérus...

Car si les femmes sont les égales des hommes, ce que je crois, elles le sont pour le meilleur et pour le pire : l'existence d'un seul homme qui fait primer l'Emotion, la Relation, le Corps et la Nature ou bien la possibilité d'une femme qui défende la Raison, le Soi, l'Esprit et la Culture, fait voler en éclats cette idée d'une féminité plus soucieuse du « care » qu'une masculinité toujours coupable de se faire la courroie de transmission du patriarcat.

La réalité est nominaliste. Quand une femme est nulle, on doit pouvoir le lui reprocher sans s'entendre dire qu'on ne le lui en aurait jamais fait la remarque si elle n'avait été une femme, un argument sexiste qui vaut celui des hommes phallocrates. Les femmes ne sont ni supérieures ni inférieures, mais égales aux hommes et différentes indépendamment du genre : chacune étant une exception - comme chaque homme...

Si le Parti socialiste souhaitait revenir aux fondamentaux et de la gauche et du féminisme, il lui faudrait explorer l'immense continent du socialisme français non marxiste, libertaire en particulier, et d'une certaine Simone de Beauvoir encore trop enveloppée dans l'ombre de Jean-Paul Sartre car, dans leur couple, le plus philosophe au sens ENS du terme fut sans conteste l'auteur de la Critique de la raison dialectique, mais la plus philosophe au sens de l'universalisme débordant les professionnels de la profession, ce fut elle, et dans les grandes largeurs, avec Le Deuxième Sexe, un livre magnifique qui n'a pas pris une seule ride.

Faut-il en conseiller la lecture à Martine Aubry ?

Michel Onfray

2 Yes We Care !

20 Juin 2010 Par [Sandra Laugier](#)

Michel (Onfray) a tenu à nous dire dans *Le Monde* du dimanche 13 juin dernier, ce qu'il faut penser de Carol Gilligan et de l'éthique du *care*, dans un billet intitulé "Martine, Carol, Simone et les autres". Profitons de l'occasion : Michel (Onfray) nous offre l'exemple pur de la position *anti-care* – réactionnaire, sexiste, et nationaliste.

Depuis quelques semaines en effet alternent, dans un jeu de balancier bien réglé, les revendications – plus ou moins informées – de l'éthique du *care* par un Parti Socialiste en mal d'idées, et les commentaires, successivement ironiques, acerbes, puis injurieux de la classe politique (de droite comme de gauche). Commentaires repris et suivis servilement par les figures du demi-monde intellectuel pour qui les idées n'existent que lorsqu'elles sont estampillées et mises sur le (second) marché par les partis politiques et la presse.

Ce n'est pas encore le moment de déterminer la responsabilité, dans cette dégradation du débat public, de ceux qui ont, au PS, cru exploiter une bonne idée et lancer sans réflexion ni critique l'idée de *care*, et l'exploiter pour se donner un statut moral à peu de frais. Mais le moment est peut-être venu de comprendre. Pourquoi tant de contre-vérités et de machisme « décomplexé » dans les médias ?

Ce n'est pas le moment non plus d'analyser les motifs d'un journal comme *Le Monde* d'offrir ainsi une tribune régulière à Michel. A-t-il perdu tout sens du sérieux intellectuel ? Ou ne voit-il plus la nécessité, sa fonction, de protéger la vie de la pensée, et la qualité du discours public ?

On a tout entendu et lu sur le *care* (« nunucherie américaine », « maternalisme réactionnaire » ...). Mais Michel (Onfray) parvient, et tel est son talent philosophique particulier quelle que soit la question abordée, à l'expression la plus pure des réactions ou de LA réaction : anti-intellectualisme démagogique, sexisme de base (sous couvert d'universalisme : comment, on ne pourra plus insulter une femme sans se faire soupçonner de machisme ? Mais où va-t-on ?), nationalisme (nos bons philosophes Français plutôt qu'une Américaine), paternalisme (relisez vos classiques, les filles, qui n'avez rien compris aux « fondamentaux »)...

Profitons de l'occasion : Michel (Onfray) grâce au prestige que lui donne une position de "philosophe" qu'il ne cesse à la fois d'exploiter (se donnant le ton et la légitimité de la "voix universelle") et de mépriser (en suscitant le ricanement, toujours facile à obtenir, sur les formes de pensée exigeantes), nous offre l'exemple pur de la position anti-*care*, réactionnaire, et sexiste.

1- L'anti-*care* est anti-intellectualiste. Carol Gilligan est l'une des plus grandes intellectuelles féministes américaines, auteur d'avancées remarquables dans le domaine de la réflexion féministe, et la première femme à avoir obtenu une chaire universitaire en Gender Studies. En l'attaquant, Michel (Onfray) est à la fois grossier et ignare ("Qui est cette femme ?" demande-t-il - alors qu'elle est selon *Time* parmi les 25 personnes les plus connues sur la scène publique aux USA). Le livre *Une voix différente* a été traduit en France dès 1986 après son incroyable succès lors de sa parution en 1982. Il a été réédité par Flammarion en 2008 lorsqu'ont commencé à se développer en France les recherches sur le *care*, deux ans avant l'exploitation médiatique. En France, il est exceptionnel qu'une femme parvienne à cette place dans le monde universitaire... Michel (Onfray), au lieu de critiquer rituellement les "professionnels de la profession" philosophique, pourrait au moins noter cela.

2. L'anti-*care* est sexiste. On commence à le savoir : les ricanements des critiques du *care* (« la *care academy* et l'état-mémère ») sont faciles à analyser. Rien de nouveau là-dedans. Mais dans le cas du *care*, le sexisme prend une forme argumentative bien connue. Un argument de droite classique était que les syndicalistes ou ceux qui tentaient de défendre le système français de protection sociale étaient "conservateurs" – être de gauche, c'est être conservateur. Le truc est éventé, mais semble marcher avec le féminisme. Gilligan n'est pas féministe, voyons ! Et Michel de nous dire qui est « vraiment » féministe, ou quel est le « bon » féminisme. Gilligan, dans de multiples ouvrages et articles, et toutes les chercheuses qui, comme Joan Tronto, ont développé des connaissances dans le domaine du *care* et ont travaillé sur sa dimension

politique, ont déjà répondu longuement à ces arguments.

On rabaisse la nouveauté et la radicalité du *care* en en reformulant le propos dans des termes familiers – patriarcaux et sexistes, pour remettre à « "leur" place ceux qui s'expriment d'une voix différente. On connaît le refrain : les "bons" sentiments – donc ridicules – qui fleurissent dans l'espace confiné de la Famille – donc mineurs – n'ont rien à dire par rapport aux « vrais » problèmes éthiques et politiques. Le retour à un discours apparemment neutre et universel est la meilleure façon de rester ignorant de ses propres impensés de genre, ceux-là même qui organisent toute la série des dualismes – raison/émotion, esprit/corps, culture/nature, Blanc/couleur – que Gilligan conteste et qui tracent des frontières si nettes entre l'important et l'accessoire, la politique et l'éthique, le public et le privé...

3. L'anti-care est nationaliste. Patriote en tout cas. Ici encore, l'expérience des spécialistes qui travaillent sur le care aurait pu être utile à ceux ou celles qui jouent avec. Une caractéristique de l'accueil de cette question en France, c'est qu'on essaie toujours de la rapporter ou de la réduire à de la pensée française : Ricœur, Levinas, maintenant Beauvoir. Ou plutôt Simone, comme le dit « sympathiquement » Michel (Onfray). Appellerait-il les premiers Paul ou Emmanuel comme il nomme « Martine », « Simone » et « Carol »? Le privilège du nom donc de la pensée ou de la figure « propres » serait-il réservé aux hommes?... Beauvoir a beaucoup accompli, elle a irrigué le féminisme américain de ces trente dernières années, mais n'a pas conceptualisé le domaine du care, de la vie ordinaire des femmes. C'est aussi à la faveur de ces allers-retours entre le féminisme français des années 60-70 et l'actuel féminisme américain que la pensée du care s'est déployée. Michel (Onfray) en dehors de quelques poncifs philosophiques sur le raisonnement moral « universel », n'a guère autre chose à offrir qu'un retour à des valeurs « sûres ».

Nous vivons sous la domination des idées américaines sans que cela gêne grand monde. Certains auteurs américains, comme John Rawls, première cible des éthiques du *care*, sont entrés dans le débat public et intellectuel selon les mêmes modalités que Gilligan : tout le monde prétend connaître ses idées et savoir ce qu'il faut en penser, rares sont ceux qui l'ont lu. La différence essentielle, c'est que John (Rawls) ne fait pas ricaner. Mais pour les femmes, il en va autrement ! Les féministes américaines, même si elles se sont beaucoup inspirées des françaises, ont aujourd'hui à nous apprendre; notamment parce qu'elles ont, par leurs luttes, gagné quelques positions d'autorité dans le système académique. Le retard français dans le développement de départements spécialisés en études genre nous place loin derrière de nombreux pays. Ce que montrent les irritations anti-care de nos « amis », ces amis qui se targuent d'être plus et mieux féministes que nous, c'est que rien n'a vraiment changé : on fête les 40 ans du féminisme aujourd'hui, mais on se valorise toujours par la muflerie et le sexisme, y compris ou peut-être d'abord dans le monde intellectuel.

Déconsidérer tout à la fois une femme, une étrangère, une grande intellectuelle: voilà ce que veut faire Michel (Onfray), qui touche à ce qu'il y a de plus bas en chacun ou en chacune... il excite la petite jouissance mesquine qu'on éprouve à dénigrer ce qui, dans le rapport à l'autre, pourrait nous faire progresser, ce qui peut nous ébranler dans nos certitudes et notre sentiment de supériorité.

Le faux débat sur le *care* lui fournit, de façon consternante, une belle occasion.

Le but des socialistes, intellectuels et politiques, qui ont voulu jouer avec le *care* comme on joue avec le feu n'était sans doute pas de susciter ces réactions, ni d'encourager le déchaînement anti-care qu'illustrent exemplairement les propos de Michel (Onfray).

Mais elles ou ils auraient pu, auraient dû, *prévoir*. Et pourraient désormais se demander comment donner au débat un air plus digne. Cela aussi s'appelle la politique... du *care*!

Sandra Laugier (Université de Picardie)
Pascale Molinier (CNAM)
Patricia Paperman (Université Paris 8)
Anne E. Berger (Université Paris 8)
Elsa Dorlin (Université Paris 1)
Claude Gautier (Université Montpellier 3)
Estelle Ferrarese (Université de Strasbourg)
Bertrand Guillarme (Université Paris 8)
Vanessa Nurock (Université Montpellier 3)
Layla Raïd (Université Bordeaux 3)

Nadia Setti (Université Paris 8)
Eleni Varikas (Université Paris 8)